

La crise protestante¹

Chez les anglicans



ES journaux anglais de notre pays ont accordé tant d'importance aux événements qui se déroulent dans l'Église d'Angleterre, qu'il devient nécessaire de mettre les catholiques au courant des questions qui s'y agitent. Nous le ferons très brièvement, en toute charité et sympathie pour tant d'âmes loyales et pieuses, qui souffrent profondément des difficultés dogmatiques où se débat la secte religieuse où elles sont nées, dans laquelle elles ont grandi et dont elles attendent la réalisation de leurs espérances surnaturelles.

Ne l'oublions pas, en effet, ce sont les meilleurs d'entre les protestants qui ressentent le plus durement le contre-coup des dissensions religieuses qui se produisent dans leurs églises. Nous aurions bien tort de nous réjouir du mal de nos voisins: ce n'est pas le catholicisme, c'est l'irrégion qui bénéficie le plus de ces crises de la foi. Découragés dans leurs recherches, scandalisés par les discussions de ceux qui les dirigent, les esprits faibles sont portés à tout lâcher, à s'abandonner au repos trompeur du scepticisme et de l'agnosticisme. Ce n'est pas un gain pour la vraie religion.

Si nous nous décidons à parler de faits qui ne nous concernent qu'indirectement, c'est d'abord pour mettre nos catholiques instruits en garde contre l'entraînement de ce scepticisme découragé de nombreux protestants; c'est aussi pour leur fournir une réponse aux objections qu'ils peuvent entendre contre notre Église et des arguments pour éclairer les esprits droits.

1. Les pages suivantes ont été publiées en articles dans *le Devoir*, de Montréal, entre le 28 janvier et le 2 avril 1928.

171
147
31
E31
u, 171
1928

Le mouvement d'Oxford

Il faut remonter à un siècle en arrière pour trouver l'origine des divisions qui éclatent de nos jours dans l'Église anglicane. Vers 1830, se produisit ce qu'on appela le mouvement d'Oxford, qui devait aboutir à la conversion de Newman, de Manning, de W.-G. Ward et de toute cette pléiade d'hommes remarquables qui, peu satisfaits des secours que le protestantisme offrait à leur piété et des raisons de croire qu'il proposait à leur esprit, entreprirent alors de vérifier, par l'étude de l'histoire, les titres de la religion anglicane. Ils découvrirent que celle-ci ne peut pas prétendre à la continuité qui la rattacherait à la religion du Christ et des apôtres, que seule l'Église de Rome peut prétendre à un tel titre. Sincères jusqu'au bout, ils firent la démarche décisive, si pénible à un anglican, renièrent ce qu'ils avaient jusque-là cru et pratiqué, se séparèrent de leurs amis et de leurs parents, firent leur soumission complète à Rome. D'autres n'eurent pas ce courage; d'autres, comme Pusey, l'un des chefs du mouvement d'Oxford, se crurent appelés à vivifier l'anglicanisme anémique en lui infusant une dose de piété romaine. Ce furent les fondateurs de la *High Church*, la Haute-Église, qui donna naissance au ritualisme contemporain.

Par réaction contre les ritualistes, qui voulaient introduire dans les églises protestantes les formes de la piété catholique, entre autres le culte du saint Sacrement, la dévotion à la sainte Vierge, l'usage de l'encens et des grandes cérémonies liturgiques, le parti opposé prit soin d'accentuer les formes rigides du protestantisme: ce fut la *Low Church*. A force de simplifier la religion et de minimiser l'objet de la croyance, cette école en est arrivée au protestantisme libéral ou modernisme protestant, qui fait consister l'essence de la religion dans un sentiment de confiance filiale à l'égard de Dieu et qui rejette tout dogme, tout sacrement, tout rite, qui n'admet même plus

l'inspiration divine des Écritures, ni la réalité de l'Incarnation du Verbe, ni même l'existence d'un Dieu personnel, distinct du sujet pensant. Ses docteurs les plus en vue sont Harnack, en Allemagne, et Kersopp Lake, en Angleterre.

Et nous avons ainsi les deux grands courants qui se partagent l'Église d'Angleterre depuis près d'un siècle, avec des nuances à l'infini, et qui sont actuellement aux prises pour la réforme du *Prayer Book*.

Le « Prayer Book »

Le *Prayer Book* anglican, ou *Book of Common Prayer*, n'est pas, comme on pourrait le croire, un simple recueil de prières, comme nos livres de messe ou nos manuels de piété. C'est le rituel de l'Église anglicane, imposé à tous les ministres par acte du Parlement de Londres, dans la première année du règne d'Élisabeth, et dont les nombreuses retouches subséquentes furent également sanctionnées par les Chambres. Il prescrit quels sont les sacrements que l'on doit admettre, comment il faut les administrer, quelles cérémonies liturgiques on doit suivre dans l'exercice du culte. En outre, il contient, avec les psaumes et diverses prières, les trente-neuf articles où sont formulés les dogmes imposés à la croyance des anglicans. Le premier article affirme le dogme de la Trinité divine, le second, celui de la divinité du Christ. Le vingt-cinquième a trait aux sacrements: il y en a deux, dit-il, le baptême et la Cène du Seigneur. Le vingt-huitième précise ce qu'est ce *Lord's Supper*: ce n'est pas, comme le croient les catholiques, la communion au corps du Christ, rendu présent sous les saintes espèces par la transsubstantiation, mais une simple communion spirituelle, un rappel de la mort du Rédempteur.

Dans leur souci de se rapprocher de Rome, surtout par la dévotion à la sainte Eucharistie, on conçoit que les ritualistes aient remis en discussion ce dernier article

du *credo* anglican. Depuis de longues années, d'après discussions se poursuivent dans l'église d'Angleterre sur la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie. Les tenants de la *High Church* la défendent, ceux de la *Low Church* la rejettent. Toute la diplomatie des évêques anglicans, surtout celle du primat de Cantorbéry, se consume à apaiser les exaltés, à maintenir un *modus vivendi* acceptable pour tous, sans trop scruter l'objet de la croyance.

Mais les conseils de modération ne sont plus écoutés. Les libéraux et les modernistes anglicans, les *Modern-Churchmen*, comme ils s'appellent, amplifient leurs négations; ils ne se contentent pas de rejeter la présence réelle eucharistique, ils nient même la divinité du Christ et sa naissance virginale; ils renoncent à tout dogme et à tout sacrement, pour se confiner dans une vague sentimentalité religieuse, qui se rapproche beaucoup d'une respectable incrédulité. C'est le cas, en particulier, du Dr Barnes, l'évêque de Birmingham, qui fait beaucoup parler de lui depuis quelque temps. De leur côté, les ritualistes, comprenant que la prière doit s'appuyer sur un fondement dogmatique, réclament des précisions, des définitions, que personne ne se sent l'autorité de donner.

C'est dans ces sentiments que les plus avancés d'entre ceux-ci, les Anglo-catholiques, comme ils aiment à s'appeler, demandèrent et obtinrent la révision du *Prayer Book*. Ils voulaient y insérer des prières empruntées à la liturgie romaine et des déclarations autorisant la croyance à la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie. Ils réussirent à faire accepter des prières pour les morts et des prières pour la confession, la permission de conserver les saintes espèces dans les églises, pour les malades qui désireraient communier, quelques autres concessions moins importantes. Par contre, les modernistes, représentés par l'évêque Barnes, obtinrent des modifications fort significatives. Désormais, on n'exigera plus du

futur ministre anglican un acte de foi sans restriction à l'inspiration des livres saints; on a supprimé toute allusion au péché originel; on ne mentionne plus certains miracles de l'Ancien Testament, que l'on rappelait dans les cérémonies du baptême, ni la descente miraculeuse du Saint-Esprit sur les Apôtres.

Les évêques anglicans eurent beau déclarer qu'il n'y avait rien de changé dans le *Prayer Book*, les fidèles ne s'y trompèrent pas. Ces concessions faites de part et d'autre au ritualisme et à la libre-pensée attestaient à l'évidence que l'Église anglicane n'a pas de doctrine fixe, que l'Écriture sainte n'est plus pour elle une règle de foi, puisqu'on en prend et qu'on en laisse ce que l'on veut. Aussi la nouvelle édition du *Prayer Book*, publiée au printemps de 1927, fut-elle universellement mal accueillie.

Devant le Parlement

Pour faire loi dans l'Église anglicane, le nouveau *Prayer Book* devait être sanctionné par les chambres anglaises. Un bill fut donc présenté à cet effet durant la session de l'automne dernier, 1927. On se rappelle les âpres discussions que ce débat occasionna dans les deux Chambres du Parlement de Londres. Même à Montréal, les journaux anglais en étaient remplis chaque jour, tant ces questions passionnaient les anglicans. Après trois jours de discussion, la Chambre des Lords adopta les réformes proposées, mais la Chambre des Communes les rejeta le 15 décembre 1927, malgré l'appui qu'elles reçurent du premier ministre Baldwin.

Ce qui effraya les députés anglais, ce n'est pas le libéralisme des *Modern-Churchmen*, qui se faisait jour dans la nouvelle édition du *Prayer Book*; ce sont les idées trop romaines des ritualistes. Si l'on permet de prier pour les morts, se dirent-ils avec raison, c'est donc qu'on croit au purgatoire; si l'on permet de conserver les saintes espèces pour faire communier les malades,

c'est donc qu'on croit à la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie; si l'on insère des prières pour la confession, c'est donc qu'on croit à la pénitence. Tout le débat de la Chambre des Communes porta là-dessus. Le vieil esprit protestant de l'Angleterre se ressaisit et dirigea le vote. Sir William Joynson Hicks, l'adversaire passionné du bill, rallia la majorité en s'écriant qu'avec la doctrine nouvelle on s'en allait droit au Vatican. Le vote fut de 245 contre 220.

Nous ne pouvons nous empêcher de trouver bien étrange, nous, catholiques, que des questions de cette gravité soient discutées par des incompetents et décidées par des hommes de l'extérieur. Car le Parlement anglais contient un bon nombre de députés qui ne sont pas anglicans. Ce sont des non-conformistes (presbytériens, méthodistes, etc.), des catholiques, des Juifs, surtout des agnostiques et des athées.¹ C'est à ces gens-là qu'on laisse le soin de définir le dogme et de régler le culte anglican, tout en se glorifiant de n'avoir pas l'outrage de l'Église romaine, qui prétend à l'infailibilité.

Vraiment, on est fier à bon marché. Peut-on croire, en effet, que le Christ, envoyé de Dieu sur terre pour fonder une religion nouvelle, ait laissé sa doctrine exposée aux explications les plus contradictoires et ses fidèles dans l'impossibilité de discerner où se trouve la vérité qu'il a enseignée? Puisqu'il les obligeait à croire sa doctrine sous peine de damnation, il devait leur procurer un moyen infailible et facile de la connaître. C'est ce que soutiennent les catholiques. Les protestants affectent

1. Lord Denbigh, un catholique, déclarant à la Chambre des Lord qu'il ne voterait pas sur la réforme du *Prayer Book*, disait: «Vraiment, je ne puis concevoir d'assemblée plus incompétente que celle-ci pour trancher une question comme celle qui lui est proposée. Il y a ici des incroyants avérés, des hommes qui professent différentes religions, dont la plupart ne mettent jamais les pieds à l'église du commencement de l'année à la fin, excepté peut-être pour y voir marier ou enterrer leurs amis, ou pour s'y faire marier ou enterrer eux-mêmes.» Lord Denbigh se trompait: il y avait une assemblée plus incompétente que la Chambre des Lords, c'était la Chambre des députés, où siégeait même un sectateur de la religion des Perses. Celui-ci n'eut pas le scrupule des catholiques: il se prononça et vota sur la réforme du *Prayer Book*.

le mépris à l'égard du magistère ecclésiastique, de l'infailibilité, des religions d'autorité: ce magistère infailible, enseignant avec autorité, est pourtant la seule manière accessible à la masse pour parvenir promptement, sûrement, sans hésitation, aux vérités fondamentales qui dirigent la vie humaine. Loin d'être un sujet de reproche pour une Église, la prétention à l'infailibilité est une condition première que ses fidèles doivent en exiger pour se mettre à sa suite. Sans cela, de quel droit peut-elle imposer une morale et un culte? Ce qui se passe dans le monde protestant montre bien où aboutissent les religions sans autorité doctrinale: au rationalisme et à la discorde.

Que sortira-t-il de toutes ces discussions? Sans doute, le nombre des Anglo-catholiques qui frapperont aux portes de l'Église de Rome ira toujours croissant, et ainsi le catholicisme bénéficiera de l'adhésion des meilleurs d'entre les anglicans; mais la masse, nous pouvons bien le craindre, se détachera de plus en plus de toute religion pour sombrer dans l'agnosticisme intellectuel et l'athéisme pratique.

Quant aux espérances d'une conversion en bloc de l'Angleterre au catholicisme, c'est un rêve qui paraît plus éloigné que jamais de sa réalisation. L'approbation que la majorité de la population anglaise semble avoir donnée au vote de la Chambre des Communes et la façon dont les anglicans viennent d'accueillir les conclusions des « conversations » de Malines détruisent toutes les illusions qui pouvaient encore subsister à ce sujet.

La conversion de l'Angleterre

Le retour de l'Angleterre à l'Église de Rome fut, de tout temps, le rêve des catholiques anglais et l'objet de leurs plus ferventes prières. Les convertis, surtout, ne manquèrent pas de s'interposer pour opérer le rapprochement des deux Églises auxquelles ils tenaient par des fibres si intimes.

Dès l'époque du mouvement d'Oxford, après 1830, on voit se fonder en Angleterre et se répandre à l'étranger des associations de prière pour la conversion des anglicans. Le P. Spencer fut l'initiateur de cette croisade. Fils d'un grand amiral anglais et ministre anglican, il se convertit au catholicisme en 1830, fut ordonné prêtre en 1832 et se fit Passioniste, en 1848. Sous l'influence d'un autre converti, Ambrose March Philips, comte de Lisle, il fonda, en 1838, l'*Universal Prayer for the Conversion of England*, qui prit, en Belgique, en Allemagne et en Italie, un immense développement. L'idéal de Philips était la réconciliation en corps de l'Église anglicane et le retour à l'unité de toutes les fractions schismatiques. En 1857, il s'allie à deux prêtres catholiques, à un pape russe et à dix anglicans pour fonder l'*Association for Promoting the Unity of Christendom*. Le Saint-Siège devait désavouer cette association, en 1864, par crainte du danger d'interconfessionnalisme et de la croyance à une seule Église à trois branches égales (anglicane, romaine et orthodoxe), que les anglicans favorisaient à plaisir.

Des anglicans de la Haute-Église, comme le Dr Lee, vers 1875, travaillèrent activement à la conversion en corps de l'Église d'Angleterre. On croit même que ce Dr Lee et deux de ses amis se firent sacrer évêques schismatiques, dans le but avoué de catholiciser peu à peu leur pays, de le faire passer insensiblement du protestantisme au simple schisme, puis de le réconcilier ensuite avec l'Église de Rome et les Églises d'Orient. Le Dr Lee ne réalisa pas ce rêve ambitieux, mais il fit plus tard son abjuration personnelle et mourut catholique.

De nos jours, la Société mixte de Saint-Thomas de Cantorbéry travaille au rapprochement des catholiques et des protestants anglais par des discussions amicales; les catholiques, eux, s'enrôlent dans l'archiconfrérie de Notre-Dame de la Compassion pour le retour de l'Angle-

terre à la foi catholique. Cette association, fondée par Léon XIII en 1897, fut étendue par Pie X à tous les pays de langue anglaise.

Lord Halifax

L'homme qui poursuivit avec le plus de ténacité le projet de réconciliation de l'Église d'Angleterre à l'Église de Rome, c'est lord Halifax. Presque nonagénaire, président depuis un demi-siècle de l'*English Church Union*, vénéré de tous pour la noblesse de son caractère et la droiture de ses intentions, lord Halifax vient de reprendre, au soir de sa vie, les tentatives infructueuses qu'il avait faites, quarante ans plus tôt, pour rapprocher et unir anglicans et catholiques. Croyant presque tout ce que nous croyons, se sentant à l'aise dans nos églises, parlant un langage presque identique au nôtre, cet homme pieux crut que seul un voile très léger, fait de malentendus et de rancunes irréflechies, séparait les fidèles des deux confessions; il s'imagina que ce voile se dissiperait facilement à la suite de quelques franches explications où, de part et d'autre, on apporterait beaucoup de bonne volonté. Il voulut consacrer sa vie, son prestige, ses ressources considérables, à opérer le rapprochement tant désiré.

Hélas! il devait constater, tout récemment, qu'il n'est pas suivi de la masse de ses coreligionnaires. De son côté, le Souverain Pontife devait déclarer nettement, pour ne pas fortifier le malentendu qu'on voulait dissiper, que les points qui nous séparent sont plus importants que ne pensent les anglicans, qu'ils touchent à l'essence même du catholicisme et que nous ne pouvons rien céder là-dessus. En employant les mêmes mots, en effet, on signifie souvent des choses fort différentes et le désaccord est plus considérable qu'il n'apparaît au premier abord.

C'est en 1889 que lord Halifax se mit sérieusement, pour la première fois, en communication avec des prêtres catholiques. Ayant rencontré, à Madère, un Lazariste

français, le P. Portal, il entama la discussion religieuse. Les interlocuteurs se persuadèrent que le principal obstacle à l'union consistait en ce que les ministres de la Haute-Église, validement ordonnés prêtres, ne recevaient pas de Rome la juridiction nécessaire pour exercer leurs fonctions sacerdotales. Ils pensèrent que, si les ritualistes voulaient bien demander cette juridiction et si le Souverain Pontife voulait bien la leur accorder, l'union des deux Églises serait près de s'accomplir.

Les ordinations anglicanes

Du coup, la question de la validité des ordinations anglicanes prit une importance extraordinaire. Des études historiques et dogmatiques très approfondies furent faites par l'abbé Duchesne, l'abbé Boudinhon, Dom Gasquet et quelques autres. Pour marquer sa sympathie envers les anglicans, Léon XIII publia, en 1895, son encyclique *Ad Anglos*, dont l'affectueuse bonté fit naître en Angleterre les espérances les plus optimistes.

Malheureusement ces beaux espoirs s'écroulèrent bientôt. Une commission romaine avait été constituée pour l'étude de la liturgie anglicane dans les cérémonies d'ordination. Présidée par le cardinal Mazzella, elle avait pour secrétaire Mgr Merry del Val et comprenait huit membres, dont quatre Anglais. Mgr Gasparri et l'abbé Duchesne en faisaient partie. Le 13 septembre 1896, Léon XIII publiait, sous sa propre autorité, les conclusions de cette commission, dans la lettre *Apostolicae Curae*. Il y déclarait les ordinations anglicanes « absolument vaines et entièrement nulles ».

En effet, d'après la doctrine catholique, une ordination sacerdotale ne peut être valide que si elle est faite par un ministre dûment ordonné lui-même, ayant l'intention de conférer le pouvoir de changer le pain et le vin du sacrifice au corps et au sang de Jésus-Christ. Or, pendant plus d'un siècle, les anglicans se servirent exclu-

sivement de formules d'ordination sacerdotale et de consécration épiscopale qui rejetaient explicitement toute volonté de conférer un tel pouvoir. Les auteurs de l'Ordinal anglican ont pris soin de faire disparaître des prières liturgiques toute mention du sacrifice, de la consécration, du sacerdoce, du pouvoir de consacrer le pain et le vin eucharistiques. La chaîne des évêques et des prêtres validement ordonnés fut donc rompue dans l'Église d'Angleterre; il ne s'y trouve plus de ministre capable d'ordonner validement un prêtre. Les additions récentes faites au rituel n'y peuvent rien changer. C'est pourquoi les *clergymen* qui se convertissent au catholicisme, même s'ils ne doivent pas être baptisés de nouveau, parce que leur baptême fut valide, doivent pourtant être ordonnés de nouveau, s'ils veulent être prêtres, et cela, non pas sous condition, comme si leur ordination anglicane était douteuse, mais absolument et sans restriction. C'est même là une exigence qui en arrête plusieurs au seuil de l'Église catholique: ils ne veulent pas reconnaître qu'ils n'étaient pas vraiment prêtres avant leur conversion, qu'ils n'offraient pas le vrai sacrifice de la messe, qu'ils ne pouvaient pas consacrer et que le Christ n'était pas présent sous leurs espèces sacramentelles.

Les « conversations » de Malines

L'échec de 1896 produisit, on le conçoit, une grande déception parmi les fidèles de la Haute-Église. Pendant plus de vingt ans, aucun effort sérieux ne fut tenté pour reprendre les pourparlers entre anglicans et catholiques. Mais au mois d'octobre 1921, lord Halifax, visitant la Belgique, crut l'occasion favorable pour soulever de nouveau la question de l'union des Églises. Les anglicans se préoccupaient beaucoup, depuis la fin de la guerre, d'unir ensemble les diverses sectes protestantes et schismatiques: ils ne voulurent pas laisser de côté l'Église de Rome.

Avant de quitter l'Angleterre, lord Halifax se fit autoriser par l'archevêque protestant de Cantorbéry à traiter, en son nom personnel, avec le cardinal de Malines. Accompagné du P. Portal, il vit le cardinal Mercier, qui l'invita à mettre par écrit les points sur lesquels porterait la discussion. Ce fut l'origine des « conversations » de Malines.

Cette fois, ce n'est pas la validité des ordres anglicans, mais la primauté du pape et son infaillibilité qui attirèrent surtout l'attention des esprits. Ce fut l'objet discuté dans la première série de conférences, les 6, 7 et 8 décembre 1921. Dans les réunions subséquentes, en mars 1923, puis en novembre 1923, on examina aussi des questions d'ordre administratif et quelques articles du *Credo*, en particulier ce qui touche à l'inspiration des livres saints, à l'autorité du pape et de la tradition dans leur interprétation.

En deux brochures fort élaborées, lord Halifax s'attacha à présenter, d'une façon acceptable pour les anglicans, les conclusions auxquelles on aboutissait dans la calme atmosphère de Malines. Avec un véritable courage, il reconnaît les difficultés que rencontre l'Église d'Angleterre et le secours qu'elle trouverait dans la forte discipline de l'Église de Rome. « Soyons honnêtes, écrit-il, et ne craignons pas d'admettre les faits, si désagréables soient-ils pour nous... Pouvons-nous nier que, à l'égard de la foi et de la morale, il y ait une indifférence grandissante qui justifie les plus graves appréhensions? Que faut-il penser de cette variété d'opinions contradictoires, non seulement tolérées en vue d'éviter de plus grands maux, mais affichées comme si elles étaient toutes également légitimes dans notre Église? Que penser du manque de discipline provenant de ce que tout le monde veut faire ce qui est bien à ses propres yeux? Quel jugement porter sur les divergences dans les offices publics de l'Église? »

L'Église romaine, ajoute lord Halifax, a déjà prêté de sa force à l'Église d'Angleterre dans la lutte contre le modernisme et dans le renouveau du culte. « N'y a-t-il pas des signes que le temps est venu d'un effort concerté pour examiner nos difficultés? Et, si nous voyons des raisons de croire que, dans l'œuvre de la Providence divine, un centre visible a été prévu pour l'Église afin d'assurer l'unité du royaume de Dieu sur la terre, n'est-ce pas notre devoir d'obéir à ce divin vouloir en toute humilité? »

Ces lignes sont de 1923. Tout récemment, après la défaite des partisans de la réforme du *Prayer Book* anglican, un des délégués aux conférences de Malines parlait d'une façon plus claire encore: « Nous sommes pour l'unité, disait-il. Si c'est là une condition nécessaire, nous ne devons pas reculer devant l'idée de la papauté constituant le centre de cette unité. »¹

Les anglicans ont reculé devant ce spectre. Ils n'entendent pas désavouer les auteurs de la sécession du XVI^e siècle. Tandis que les fidèles de la Haute-Église, irrités de voir leur projet de réforme battu aux Communes anglaises, demandent la séparation de l'Église et de l'État, les autres affirment avec plus d'énergie leurs tendances protestantes.

L'opinion protestante

Parlant des « conversations » de Malines, l'archevêque protestant de Cantorbéry écrivait dans le *Times* du 7 février 1924: « Bien que je n'aie pas eu de responsabilité en ce qui regarde ces entretiens, il n'est pas douteux que, si j'avais voulu, j'aurais pu rejeter même l'idée d'une conversation de ce genre, même non officielle, ou au moins j'aurais pu refuser d'en prendre connaissance. Mais une telle conduite de ma part aurait contredit l'appel que la conférence de Lambeth avait adressé dans

1. Le *Star* de Montréal, 19 janvier 1928.

les termes les plus larges possible « à tous les membres de la chrétienté » pour promouvoir une unité plus large de l'Église du Christ sur la terre. »

Ces paroles et l'aveu que le même archevêque avait fait dans une déclaration précédente, qu'il avait « pris amicalement connaissance » des démarches de lord Halifax, produisirent une profonde impression en Angleterre. C'est un vif sentiment de désapprobation qui se manifesta presque partout, en dehors des groupes anglo-catholiques de la Haute-Église. Chez les non-conformistes, presbytériens, méthodistes, baptistes, etc., surtout chez les modernistes et les anglicans de la Basse-Église, le blâme fut très énergique. *L'Evangelical Alliance*, qui poursuit l'union entre tous les protestants et les schismatiques, disait du projet de lord Halifax: « Une telle réunion amènerait simplement l'absorption des autres Églises par le Saint-Siège et déchirerait l'Église établie d'une manière irréparable. Ces anglo-catholiques, que l'archevêque a imprudemment écoutés et qui, après tout, ne forment qu'une minorité et sont les seuls à se laisser séduire par l'illusion de la réunion romaine, passeraient du côté de Rome tandis que les *Evangelicals* se tourneraient vers les grandes Églises non-conformistes. Alors la voie serait ouverte au désétablissement de l'Église d'Angleterre. »

Le plus logique des adversaires de la réunion des Églises fut probablement le champion du modernisme en Angleterre, le Dr Henson, évêque de Durham. « La nouvelle, écrit-il, que des conférences entre ecclésiastiques anglais et romains ont eu lieu sous le toit du cardinal Mercier est surprenante, effarante même. L'union a toujours été le désir secret ou avoué des anglicans comme des catholiques romains. Mais si nous sommes séparés, c'est que nous avons toujours cru que la vérité passe avant l'unité visible et qu'il faudrait trahir la vérité pour s'unir à l'Église romaine... Quant à la question générale,

je me permets d'émettre trois propositions: 1^{re} L'Église d'Angleterre est mal venue de négocier avec d'autres Églises, tant qu'elle n'aura pas précisé sa propre doctrine et fixé loyalement quel idéal de christianisme elle entend préconiser... 2^e Tant que la bulle *Apostolicae Curae* (1896), déclarant les ordinations anglicanes entièrement nulles, n'aura pas été abrogée ou mitigée, aucune discussion au sujet de la réunion avec l'Église de Rome ne peut être entreprise avec fruit... 3^e L'« appel à tous les membres de la chrétienté », lancé par la dernière conférence de Lambeth, doit être lu dans son ensemble... Tant que l'Église catholique romaine ne trouvera pas moyen d'accepter ces conditions, elle est hors du champ d'action de l'appel de Lambeth. »

Cette conférence de Lambeth est une assemblée des évêques anglicans de tout l'Empire britannique, qui se réunit tous les dix ans à Lambeth Hall, sous la présidence de l'archevêque de Cantorbéry.¹ Les dernières réunions, celles de 1910 et de 1920, furent particulièrement imposantes par le nombre des évêques assemblés (252 en 1920, venus de toutes les parties de l'Empire) et par l'importance des questions discutées. On y exprima le vœu de travailler à l'union de toutes les Églises et l'on chercha à déterminer les articles de foi que tous les chrétiens doivent croire. C'est là que le désaccord éclata. On ne put même pas faire admettre à tous la divinité de Jésus-Christ et l'inspiration divine des livres saints.

Les Anglo-catholiques auraient voulu attendre la conférence de 1930 pour y discuter la réforme du *Prayer Book*, rejetée par les Communes anglaises le 15

1. L'archevêque de Cantorbéry ne réside pas à Cantorbéry, comme on pourrait le croire, mais à Londres. La ville de Cantorbéry est maintenant dans le diocèse anglican de Douvres. Le primat de Cantorbéry se rend une fois par année, le jour de l'Épiphanie, dans sa magnifique cathédrale. Il a, dans cette ville, son domaine et son petit séminaire, dont la maîtrise fait les délices des amateurs de musique religieuse.

décembre 1927; ils n'y réussirent pas. Au fond, cette réforme est désirée par la grande majorité du clergé et des laïques, comme le manifesta le vote de la *Church Assembly*, les 7 et 8 février 1928, où 43 évêques, 310 ministres et 352 délégués laïques manifestèrent leur opinion. Tous trouvent, en effet, que la nouvelle édition contient des prières qui répondent mieux aux besoins de l'âme que l'ancien formulaire. Selon le mot de l'archevêque de Cantorbéry, beaucoup de ceux qui rejettent les innovations dogmatiques en ce qui regarde la sainte Eucharistie, « remercient Dieu tout bas » de leur offrir des formules nouvelles. On a donc décidé de présenter de nouveau le *Prayer Book* aux Chambres de Londres, après en avoir modifié les articles sur l'Eucharistie, la confession et le purgatoire, qui ont suscité le plus d'opposition.

La séparation de l'Église et de l'État

Ce n'est pas sans une profonde répugnance que les membres de la Haute-Église se voient une fois de plus obligés de soumettre leurs croyances et leurs pratiques religieuses à l'approbation des députés au parlement. Plusieurs demandent même la séparation de l'Église et de l'État, le *désétablissement* de l'Église d'Angleterre, plutôt que d'être jugés par les laïques et les non-conformistes. En cela, ils donnent raison au Dr Barnes, évêque de Birmingham, et aux autres modernistes et dissidents, qui prétendent que c'est là l'aboutissement fatal du mouvement anglo-catholique vers Rome.

L'Église d'Angleterre, en effet, est *établie*. Richement dotée de biens ecclésiastiques, elle trouve un appui précieux et une splendeur particulière dans l'adhésion du roi, qui officiellement la protège et la soutient. Livrée à elle-même, que deviendrait-elle? Ne risquerait-elle pas de perdre une bonne partie de ses disciples, qui l'identifient un peu avec la nation et le passé, qui s'y attachent par patriotisme autant que par conviction? La possi-

bilité d'une déchéance financière, comme conséquence du *désétablissement*, donne à réfléchir. C'est grâce à la faveur officielle qu'elle peut entretenir ses temples magnifiques et maintenir la splendeur de son culte, malgré l'indifférence croissante de ses fidèles. Le *désétablissement* amènerait la gêne dans le clergé et les églises, comme nous en avons la preuve en d'autres contrées protestantes. Bien des églises disparaîtraient bientôt ou seraient classées comme monuments historiques. Les plus ardents des Anglo-catholiques ne reculent pas devant cette perspective, si c'est une condition nécessaire pour arracher au contrôle du parlement l'objet de leur croyance. Cette éventualité, dont on n'aurait même pu supporter l'idée il y a vingt ans, est aujourd'hui l'objet de commentaires et de discussions dans la presse anglaise. Des ecclésiastiques en vue osent même préférer leurs menaces avec éclat. L'évêque anglican de Southwark, faisant allusion au vote des Communes, disait récemment dans sa cathédrale: « Toute tentative du Parlement pour imposer à l'Église une ligne de conduite en matière spirituelle, doit être par nous énergiquement combattue. Nous avons été humiliés. Si la décision de la Chambre des Communes doit être considérée comme indiquant chez elle le désir d'affirmer son droit de décider de la doctrine de l'Église, nous ne pouvons que prendre des mesures en vue de notre séparation d'avec l'État dans un avenir prochain. »

Des hommes d'esprit modéré, comme lord Hugh Cecil, tout en reconnaissant le droit théorique du Parlement, croient qu'il devrait s'abstenir de porter un jugement dans les matières purement spirituelles. C'est ce que font déjà les députés catholiques anglais quand des mesures concernant la religion sont soumises à leur vote. Mais ce serait, semble-t-il, introduire un changement substantiel dans la constitution de l'Église d'Angleterre, où le chef de l'État fut déclaré par Henri VIII chef suprême de l'Église...

On voit quels problèmes difficiles s'imposent aux dirigeants de l'Église anglicane. Ajoutez à cela l'indépendance des évêques à l'égard du primat de Cantorbéry, l'indiscipline du clergé, l'ébullition des esprits, le franc parler de tous, surtout des étudiants, et vous comprendrez que lord Halifax et le primat lui-même éprouvent le besoin de se tourner vers Rome pour assurer à leur doctrine un peu de stabilité, plus de discipline et d'unité dans les pratiques religieuses et le gouvernement de leur Église.

Pas de retour en masse

Nous avons déjà dit que ces tentatives de rapprochement n'ont guère chance d'aboutir. On demande, en effet, des concessions mutuelles sur des points qui touchent à la substance du dogme: l'Église catholique ne peut pas en faire. Aussi plusieurs ont-ils des doutes sur l'avantage de discussions comme celles de Malines. Revenant de Rome, le 17 décembre dernier, le cardinal Van Roey, successeur du cardinal Mercier, déclarait que les « conversations » ne seraient pas reprises. En 1924, après l'apparition de la première brochure de lord Halifax, la *Civitta Cattolica*, rédigée par les Jésuites de Rome, au cours d'une longue mise au point, faisait remarquer que nous ne sentons pas le besoin, nous, de remettre en discussion les articles fondamentaux de notre religion et que ces pourparlers ne font guère avancer les choses.

Il y a même à cela des dangers évidents, celui-ci, entre autres, souvent dénoncé par deux Jésuites de Londres, les PP. Woodlock et Keating, que ces tractations ne servent qu'à prolonger le malentendu, en laissant croire aux Anglo-catholiques que nous discutons en égaux et que nous pourrions en arriver à une composition équitable. Des personnes attirées vers le catholicisme remettent leur conversion à plus tard, risquent même de ne pas se convertir si les discussions n'ont pas le résultat qu'elles attendent.

D'ailleurs, les adversaires de l'union combattent sans ménagement l'illusion des ritualistes. La *Church Association*, par exemple, dit dans une adresse au primat de Cantorbéry: « Le conseil exprime sa profonde indignation de ce que l'archevêque ait « pris amicalement connaissance » de ces conférences secrètes avec des ecclésiastiques romains... Rome ne peut pas discuter de la réunion, vu que son principe premier et fondamental est sa propre infailibilité, ajoutant qu'il est nécessaire au salut de toute créature humaine d'être soumise au Pontife romain. Avec un tel système, la réunion dans le vrai sens du mot est impraticable. Rome ne peut, conformément à ses principes, qu'imposer une capitulation sans conditions aux autres Églises et les absorber en elle-même. »

La doctrine du Pape

Dans sa récente encyclique *Mortalium animos*, le Souverain Pontife Pie XI vient de rappeler, de son côté, comment les catholiques doivent envisager la réunion avec les Églises dissidentes. Le Christ, dit-il, étant venu prêcher aux hommes une religion, au nom de Dieu, cette religion doit posséder des caractères de logique et de stabilité sans lesquels elle serait indigne de Dieu. Il est inconcevable que ses disciples puissent, tout en lui restant fidèles, croire ou pratiquer des choses contradictoires, à la même époque ou à des époques différentes. Puisqu'il y a, dans toute religion, une croyance, une morale, un culte, le Christ se devait d'assurer la perpétuité de ces trois éléments. Il devait garantir aux dépositaires de sa religion l'infailibilité dans l'enseignement des vérités de foi et de morale, l'autorité dans la détermination du culte et de la discipline. Or, seule l'Église catholique romaine revendique cette infailibilité et cette autorité, les protestants eux-mêmes le reconnaissent; seule elle donne des preuves historiques de continuité dans la doctrine et le culte, depuis le Christ jusqu'à nos jours.

Sacrifier ces avantages, céder de son autorité, mettre en doute sa propre infaillibilité, ce serait trahison devant Dieu et folie devant les hommes. Aucun catholique ne peut donc y songer et c'est un leurre que de le faire espérer aux protestants. La *Church Association* a donc raison: « Rome ne peut qu'imposer une capitulation sans conditions aux autres Églises et les absorber en elle-même. » Autrement elle trahirait le Christ et se suiciderait.

Ce que la logique nous dit, l'Évangile nous l'enseigne: le Christ a fondé une Église à la tête de laquelle il a établi une hiérarchie. Il a confié à ses disciples, à Pierre tout particulièrement, le pouvoir d'enseigner sans défaillance doctrinale, l'autorité pour juger les fautes, pardonner ou condamner, lier ou délier. Le Souverain Pontife indique une gerbe de textes scripturaires qui égalissent ce fait.

Puis il conclut par cette invitation à la seule unité désirable et possible: « Que les fils dissidents reviennent donc vers le Siège apostolique établi en cette ville, que Pierre et Paul, les princes des Apôtres, ont consacré de leur sang, vers ce siège, « racine et mère de l'Église catholique » (S. CYPRIEN); qu'ils reviennent, non dans l'idée et l'espoir que « l'Église du Dieu vivant, colonne et fondement de la vérité » (*I Tim.*, III, 15) rejettera l'intégrité de la foi et tolérera leurs erreurs, mais pour se confier à son magistère et à sa conduite. Plût à Dieu que Nous voyions ce que tant de nos prédécesseurs n'ont pu voir, que Nous puissions embrasser avec un cœur de père les fils dont Nous déplorons la funeste séparation... Vous savez, vénérables Frères, combien nous désirons cette union; Nous souhaitons que Nos fils le sachent aussi, non seulement ceux qui appartiennent à l'univers catholique, mais tous ceux encore qui sont séparés de nous. »

Les catholiques du Canada partageront de grand cœur ces sentiments de l'auguste Pontife. Plusieurs sont vivement impressionnés par l'intérêt que soulève actuellement la question religieuse parmi les protestants; ils s'étonnent que, dans notre âge de matérialisme, le besoin de vérité surnaturelle tourmente ainsi les âmes. Souhaitons que ceux qui cherchent trouvent cette vérité et que se vérifie pour eux le mot profond de Pascal: « Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais déjà trouvé. »

Protestants et schismatiques

Plusieurs fois, au cours des pages précédentes, nous avons fait allusion aux efforts des protestants pour obtenir l'union de toutes les Églises chrétiennes. Ce sont même leurs tentatives et les arguments qu'ils font valoir qui ont déterminé Pie XI à publier sa récente encyclique *Mortalium animos*. Le Souverain Pontife s'attache à montrer l'impossibilité d'une union basée sur la tolérance d'opinions contraires en ce qui touche à la substance de la religion du Christ. Il y a donc utilité pour les catholiques à connaître ce que poursuivent ceux qui s'appellent eux-mêmes les *panchrétiens* et les équivoques sur lesquelles repose tout leur échafaudage.

Depuis le congrès des religions tenu à Chicago en 1892, de nombreuses réunions, nationales et internationales, ont eu lieu dans l'intention d'unir les diverses sectes de la chrétienté. Des associations ont été fondées dans ce but, comme la ligue *Faith and Order*, aux États-Unis, la ligue *Life and Work*, répandue parmi les modernistes anglo-saxons, l'Alliance universelle pour l'Amitié internationale par les Églises, fondée à Constance, le 2 août 1914, le jour même où éclatait la guerre mondiale. Ces associations ont leurs organisations permanentes et leurs assemblées périodiques: le congrès de Stockholm, en 1925, et celui de Lausanne, en 1927, ont marqué l'apogée du mouvement d'union.

Le congrès de Stockholm

Le congrès de Stockholm avait été convoqué par l'archevêque d'Upsal, primat de Suède, le Dr Soederblom. Six cents délégués, appartenant à trente-neuf nations, s'y réunirent. Il y avait un métropolitain du Malabar, le patriarche orthodoxe d'Alexandrie, un évêque schismatique de Tchéco-Slovaquie, outre des évêques anglicans et des pasteurs venus de partout, de Londres et de Berlin, de Paris, de Genève, de New-York, de Chicago, de Yédo, de Pékin, de Bombay. Trente et une confessions étaient représentées. L'assemblée comptait deux cents Américains, cent vingt-huit Anglais, quatre-vingts Allemands, quatorze Français, onze Suisses. Tous ont signalé la souplesse avec laquelle le Dr Soederblom remplit son rôle de président, la bonne grâce avec laquelle la cour de Suède et la ville de Stockholm accueillirent leurs hôtes.

Le vice fondamental de cette réunion, c'est qu'on n'osa pas y considérer l'objet de la croyance religieuse. Pour garder l'apparence de l'union entre les diverses Églises représentées, on évita de discuter le dogme, de formuler une doctrine qui fût commune à toutes, de proposer même une adhésion commune à la divinité du Christ. On se contenta de parler sociologie. Voici la liste des sujets de discussion: *L'Église et les problèmes économiques et industriels; l'Église et les questions morales et sociales; l'Église et les questions internationales; l'Église et l'éducation chrétienne; méthodes de coopération des Églises.*

On conçoit qu'à la suite de délibérations sur pareille matière, il fut relativement facile à l'onctueux M. Wilfrid Monod de faire agréer presque à l'unanimité le *message* qu'il avait rédigé et qui devait servir de conclusion au congrès. On y reconnaît les erreurs et les fautes des Églises; on y exprime le désir de vivre dans la paix et la charité universelle. Cette pièce fut sévèrement jugée

par certains congressistes, qui n'y trouvèrent pas « le mot d'ordre décisif, lapidaire, intégral de la chrétienté ». M. Louis Lafon, un pasteur français, écrivait dans la *Vie nouvelle*: « Le message est trop long, trop diffus, trop balancé, osons dire: un peu filandreux; tout son mérite est de ne froisser personne par ses hardiesses, pas une Église, pas un chrétien. »

Comment ce mot d'ordre décisif eût-il pu être donné? « Ni les hommes réunis à Stockholm n'avaient la même foi chrétienne, écrit le P. Dudon, dans *les Études* du 20 décembre 1925, ni ils n'avaient du Christ la même idée. Personne n'en doutait, parmi eux. » Ce n'est pas en taisant ces divergences qu'on peut faire l'unité entre croyants.

L'archevêque Soederblom clôtura le congrès sur un bon mot à l'adresse du Pontife romain: « Paul et Jean sont venus ici, dit-il, Pierre, le porte-parole apostolique, hésite encore. » Pierre n'hésite plus, la dernière encyclique le dit assez. Hésita-t-il jamais? Invité par un envoyé spécial, le pasteur Neander, à se faire représenter à Stockholm, Pie XI refusa d'y envoyer personne. Si Pierre ne va pas aux congrès des *panchrétiens*, c'est que Paul et Jean n'y sont pas, non plus. « En vérité, écrit le P. Dudon, comment Jean et Paul, qui ont crié passionnément leur foi au Christ, vrai Dieu et vrai homme, auraient-ils pu fraterniser avec des docteurs muets sur la divinité du Christ? »

La conférence de Lausanne

A la réunion de Stockholm, les évêques orientaux eurent un rôle assez effacé. On leur fit célébrer un office orthodoxe, en mémoire du patriarche Tykhon; on leur fit chanter le symbole de Nicée, pour célébrer l'anniversaire du grand concile de l'an 325; on leur prodigua les marques de politesse et les signes de fraternité; mais ils ne semblent pas avoir bien compris ce qu'on voulait

d'eux. Ils devaient avoir une nouvelle occasion de mieux manifester ce qu'ils pensaient eux-mêmes de leurs interlocuteurs.

En effet, avant de se quitter, les membres de la conférence avaient constitué des *Comités de continuation*, chargés de préparer une nouvelle réunion. Celle-ci eut lieu à Lausanne, en Suisse, durant l'été de 1927. Cette fois, il ne fut pas possible d'éviter les discussions dogmatiques. La ligue *Faith and Order*, qui groupe les protestants traditionalistes, voulait faire reconnaître le dogme de l'Incarnation et l'organisation épiscopale; la ligue *Life and Work*, formée de modernistes, rejetait tout dogme, tout sacrement, toute hiérarchie. On put croire, un instant, que la réunion se terminerait par une éclatante scission entre les deux camps, mais les traditionalistes cédèrent une fois de plus et le scandale n'eut pas lieu. Cette paix apparente ne trompa personne. Aussi pouvait-on lire récemment, dans le *Literary Digest*, un article sur l'agonie prochaine du protestantisme.

L'évêque Roper, d'Ottawa, un des membres de la conférence, avouait récemment à Toronto sa surprise de constater les divergences de vues qui existent entre protestants: « Je ne savais pas encore, dit-il, qu'il y a des portions si considérables de la chrétienté protestante où le Symbole des Apôtres et celui de Nicée sont totalement ignorés ou ne sont connus que pour être rejetés. Cela me fit saisir quel privilège nous avons, nous et toutes les Églises anciennes, de pouvoir réciter notre *Credo* dans les solennités religieuses et d'admettre les sacrements de Baptême et d'Eucharistie... Rien d'étonnant alors à ce qu'à l'égard des sacrements il y ait des opinions si différentes que l'accord paraisse impossible. »¹

Les Orientaux schismatiques, qui avaient eu le temps de se ressaisir, exprimèrent hautement leur désapprobation de ce libéralisme dogmatique. Le métropolitaine Ger-

1. *The Canadian Churchman*, 16 février 1928, page 99.

manos (de Thyahie) fit cette déclaration: « Les bases choisies pour l'établissement de l'union entre chrétiens sont incompatibles avec les principes de l'Église orthodoxe que nous représentons. » Puis il exprima le désir que les Occidentaux s'entendissent entre eux avant de proposer l'union avec les autres Églises. Les patriarches présents affirmèrent, les uns après les autres, leur foi dans l'Église infallible, dans les sept sacrements, dans la transsubstantiation, dans l'inspiration des Écritures. Le métropolitain de Nubie, dans une lettre au patriarche d'Alexandrie, appréciait ainsi les efforts des protestants: « Quant à l'accord complet et à l'union dogmatique entre luthériens, baptistes, méthodistes, congrégationalistes, quakers et autres semblables, il ne peut en être sérieusement question, puisqu'ils se querellent au sujet même des dogmes et des sacrements fondamentaux. Aussi, faut-il caractériser comme peine perdue tout effort pour l'union avec les Églises réformées d'Allemagne, de la Suisse, de la France, qui se sont égarées beaucoup plus loin de l'ancienne loi, étant tombées dans le rationalisme et réduisant la religion chrétienne à un système d'éthique, tout en niant les vérités de la Révélation et les miracles. »¹

Après le congrès de Stockholm, un journal protestant français, le *Christianisme social*, disait avec satisfaction que Rome venait d'être mise en minorité, puisque les Églises non-catholiques réunies à la conférence représentaient trois cent cinquante millions de chrétiens. L'opposition à Rome est bien le seul terrain où toutes ces Églises puissent s'entendre. Et même là, elles ne s'entendent pas, puisque les protestants traditionalistes admettent le seul point du dogme que rejettent les orthodoxes, le *Filioque*, c'est-à-dire la procession du Saint-Esprit du Père et du Fils, tandis que ceux-ci admettent tout le

1. Cité par le P. Thomas Moore, S. J., dans *America*. Voir *Études*, 20 juillet 1927, page 194.

reste du *Credo* romain, que rejettent la plupart des protestants. ¹

Catholiques et schismatiques

En fait, tous les schismatiques, Grecs, Russes, Bulgares, Roumains, chrétiens de l'Asie-Mineure et de l'Empire turc, tous sont beaucoup plus près de Rome que les protestants. Ceux-là pourraient revenir en bloc au sein de l'Église catholique; leurs prêtres sont valablement ordonnés, leurs sacrements sont valides, leurs rites et leurs coutumes pourraient être agréés. Il ne leur reste qu'à reconnaître la primauté du Pape et à recevoir la doctrine catholique sur la procession du Saint-Esprit. On remarque même, chez eux, une attitude de plus en plus conciliante, depuis que le pouvoir ecclésiastique n'est plus soutenu par le pouvoir civil.

Aussi la conduite du Souverain Pontife est-elle bien différente à l'égard des schismatiques de ce qu'elle est à

1. On appelle ici orthodoxes, ou schismatiques, les chrétiens qui se rattachent à l'Église grecque et ne sont plus soumis au Pontife romain, Grecs modernes, Russes, Roumains, Bulgares, Ukraïniens, chrétiens de l'Asie-Mineure et de l'Empire turc. Le grand schisme d'Orient, préparé depuis la division de l'Empire romain en Empire d'Orient et Empire d'Occident, au IV^e siècle, se consumma à la fin du IX^e siècle, sous Photius, patriarche de Constantinople. La raison foncière du schisme, ce fut la répugnance que les Orientaux éprouvaient à reconnaître la primauté d'un pontife d'Occident. Soutenus par les empereurs, les patriarches de Constantinople ne perdaient aucune occasion de tenir tête à l'évêque de Rome. Pour légitimer la scission qu'il projetait, Photius accusa l'Église d'Occident d'hérésie, parce qu'elle soutenait que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, non pas du Père seulement. Cette objection nous amène au mystère de la très sainte Trinité. Disons brièvement que, des trois personnes divines, seul le Père ne procède pas; le Fils est conçu ou engendré par le Père: selon l'explication scolastique, il procède de l'intelligence divine, il est le Verbe substantiel, qui exprime parfaitement toute la nature de Dieu; le Saint-Esprit procède de la volonté divine, il est le résultat de l'amour mutuel du Père et du Fils, disent les catholiques, non pas seulement de l'amour du Père pour le Fils. Cette doctrine était enseignée dès le IV^e siècle, en Orient comme en Occident. Vers le VIII^e siècle, en Espagne, on s'avisa d'intercaler dans le symbole un mot qui la traduirait. C'est l'origine du *Filioque* (et du Fils) qui fait partie du *Credo* chanté pendant la messe. Bien qu'admettant cette doctrine, les Souverains Pontifes ne se hâtèrent pas d'accepter ou d'imposer le mot. Les Grecs en firent une pierre d'achoppement. Aujourd'hui des schismatiques proposent une formule intermédiaire: « Le Saint-Esprit procède du Père *par* le Fils. » La formule n'est pas heureuse, puisqu'elle insinue que le Fils est inférieur au Père et qu'elle semble dériver des hérésies d'Arius ou de Nestorius. Espérons que les Orientaux modernes, plus au courant de la théologie scolastique et de l'histoire, admettront une doctrine fondée sur l'Écriture et que leurs docteurs ont enseignée tous les premiers.

l'égard des protestants. Le Pape ne se fait pas représenter aux congrès protestants, mais il ne manque aucune occasion de se rapprocher des orthodoxes, de leur témoigner son estime et sa sympathie. Recevant les universitaires catholiques italiens, au commencement de 1927, le Saint-Père leur recommandait la réunion des Églises séparées à l'Église romaine. « Œuvre de grande actualité, disait-il. Mais pour se réunir, il faut avant tout se connaître et s'aimer. Si tant de fois les essais de réunion ont échoué, c'est que les différentes parties en cause ne se connaissent pas assez. S'il y a des préjugés des deux côtés, il faut que ces préjugés tombent. Il semble incroyable de rencontrer parmi nos frères séparés de l'Orient tant de préjugés contre l'Église catholique. Mais les catholiques n'ont pas toujours une plus juste idée de leurs frères séparés; on manque parfois de charité fraternelle, parce qu'on ne se connaît pas. On ne sait pas assez tout ce qu'il y a de précieux, de bon, de chrétien, dans les restes de l'antique vérité catholique. »

Le pape s'est fait représenter aux deux congrès de Velehrad, en Moravie, où l'on traita sérieusement avec les orthodoxes de la réunion des Églises d'Orient à Rome. En 1924, il y délégua le nonce de Tchéco-Slovaquie; en 1927, il écrivit une lettre aux sept cents congressistes assemblés et envoya un délégué officieux, Mgr d'Herbigny, accompagné de Mgr Margotti, représentant la Congrégation orientale de Rome, et du P. Spetchil, S. J., professeur à l'Institut oriental. Les questions d'ordre historique, dogmatique, liturgique et traditionnel y furent franchement abordées. Une résolution y fut adoptée à l'unanimité, exhortant les chrétiens d'Orient et d'Occident à la prière et à la communion fréquente, pour obtenir la réconciliation des Églises orientales à l'Église romaine. De leur côté, les évêques de Pologne qui, en leur qualité de Slaves, touchent de plus près aux orthodoxes, ont pris soin de déclarer, au congrès de Vilna, en 1926, que l'Église

catholique salue avec joie le retour des Orientaux, que leurs rites et leurs coutumes légitimes seront sauvegardés.

Une nouvelle conférence entre catholiques et schismatiques est annoncée pour 1930; on en attend beaucoup de bien.

Ce n'est donc pas par intolérance ou jalousie que le Souverain Pontife a voulu marquer si nettement les conditions auxquelles doit se faire l'union des dissidents avec Rome. Pour les catholiques, il ne peut y avoir d'union entre Églises s'il n'y a pas, d'abord, une adhésion réfléchie aux mêmes articles de foi. C'est à cela qu'il faut amener les esprits bien disposés. Au reste, beaucoup de protestants comprennent et acceptent ce point de vue. Aux États-Unis, par exemple, certaines sectes semblent tout aussi avancées que les Anglo-catholiques d'extrême droite. Dans un congrès épiscopalien tenue à Philadelphie, en 1924, sept cents pasteurs et plusieurs évêques adoptaient la déclaration suivante: « Nous pouvons accepter comme base de négociation avec Rome: 1° La primauté de saint Pierre et des évêques de Rome, et cela de droit divin; 2° la juridiction appartenant de droit divin à l'évêque de Rome; 3° une infaillibilité qui soit l'expression de la pensée de l'Église universelle interprétée par le pape. »¹

Malheureusement, chez les épiscopaliens comme chez les anglicans, il y a l'école de droite et l'école de gauche. Le *Literary Digest* du 24 mars 1928 nous apportait un écho de ces dissensions intestines. Dans une autre conférence tenue à Philadelphie, cette fois par les Episcopaliens libéraux, le Dr Sperry dénonçait les trois cents congrégations où l'on célébrait la messe. Il reprochait au parti anglo-catholique de défaire l'œuvre de la Réforme, tout en se faisant passer traitreusement pour l'Église épiscopalienne.

1. *Osservatore Romano*, 8 sept. 1924.

CONCLUSION

Dans la belle conférence qu'il donnait à la distribution des prix d'action intellectuelle, le 8 février dernier, M. l'abbé Groulx disait: « Me plaçant toujours dans le milieu où nous sommes, quelles sont les responsabilités intellectuelles d'un peuple qui vit, comme le nôtre, mêlé à six millions d'Anglo-protestants?... Que dire de l'interdépendance des races et des provinces dans un État fédéral? Sûrement elles ne sauraient être imperméables l'une à l'autre et le seront de moins en moins au Canada, pour peu que le régime actuel se maintienne et se fortifie, même temporairement... Il est possible aussi que des vues plus hautes que les vues politiques contribuent au rapprochement. Les protestants canadiens échappent-ils totalement aux aspirations vers l'unité qui, en Europe et en Amérique, travaillent à l'heure actuelle les Églises séparées? Là-bas, la nostalgie devient chaque jour plus vive de la vieille unité chrétienne... »¹

On ne pouvait plus à propos corroborer les conclusions qui se dégagent des pages précédentes. L'éminent professeur d'histoire expose tout au long de sa conférence les attitudes et les devoirs que nous impose la situation exceptionnelle où nous sommes. « Si, au prix même de quelques miracles d'histoire, dit-il, Dieu voulut qu'une petite nation catholique survécût dans l'Amérique du Nord, ne serait-ce pas pour qu'elle s'y acquittât d'une mission catholique?... Grandiose destinée, qui ne peut impliquer que de redoutables devoirs. »

Et l'auteur nous rappelle ce qu'on attend de nous: le maintien de l'ordre chrétien, la défense de la famille et du foyer, le respect du juste et du droit. « Impossible d'y échapper, ajoute l'orateur: nos responsabilités sont partout. On dit: noblesse oblige; je dis, moi: catholi-

1. L'abbé Lionel GROULX: *Nos Responsabilités intellectuelles*, pages 16-17. Secrétariat général de l'A. C. J. C., 90, rue St-Jacques, Montréal.

cisme oblige. Non, je ne puis me persuader qu'un peuple de deux à trois millions de catholiques existe au Canada pour dire la même chose que les autres. »¹

C'est bien là, en effet, notre premier devoir: nous conduire en chrétiens. Si nous sommes en possession de la vérité révélée, cette vérité doit transparaître dans nos actes. Le premier argument de notre apologétique, l'appui foncier de toute controverse, c'est notre conduite. Le plus cinglant reproche et la plus formidable objection qu'on puisse faire à un homme qui a la foi, c'est qu'il n'est pas meilleur que celui qui ne croit pas. C'est malheureusement là le grand scandale que les croyants donnent parfois aux incroyants: ils admettent une religion révélée de Dieu, qui impose une règle des mœurs et menace des plus redoutables sanctions, et ils n'en ont cure! L'incrédule en prend prétexte pour se confirmer dans l'incrédulité.

Le second devoir du catholique, c'est d'affirmer sa foi dans la réalité des choses supérieures. Ceci regarde, plus que les autres peut-être, ceux qu'on appelle les hommes d'affaires, industriels, financiers, gros commerçants, si intimement mêlés à ceux qui n'ont de pensées que pour les choses terrestres. Dieu merci, il ne manque pas chez nous d'hommes droits et courageux, qui édifient une fortune sans renier leur passé, sans bâillonner leur conscience. C'est à eux qu'il appartient de hausser notre société au-dessus des préoccupations purement matérielles, de l'empêcher de tomber dans ce que Maritain considère comme le péché mortel de la civilisation moderne, « la conversion vers les biens périssables ». Tout en poursuivant avec ténacité la part de richesses qui nous est due, nous devons parfois lever les yeux, garder vivante la foi à l'ordre surnaturel.

1. L'abbé Lionel GROULX: *Nos Responsabilités intellectuelles*, page 23. Secrétariat général de l'A. C. J. C., 90, rue St-Jacques, Montréal.

Si l'on va plus loin, si la conversation s'engage avec les protestants, n'oublions pas que les mêmes mots n'ont pas toujours le même sens chez eux et chez nous. La foi, par exemple, signifie pour nous foi-croyance; pour eux, elle signifie souvent foi-confiance, sentiment vague, qui peut même s'allier avec le doute de l'esprit. Pour le catholique, la foi est essentiellement un acte d'intelligence, une adhésion de l'esprit à la vérité révélée. Nous croyons que Dieu a parlé aux hommes pour les renseigner sur les vérités du salut. Il a parlé jadis par les prophètes, plus récemment par le Christ et les Apôtres. Une parole d'Écriture, claire ou authentiquement interprétée par l'Église, est donc chez nous indiscutable, puisque c'est la parole de Dieu. Il n'en est pas ainsi pour tous les protestants. Plusieurs, nous l'avons vu, rejettent l'inspiration divine des livres saints; d'autres n'en acceptent que ce qui est conforme à leurs idées préconçues; presque tous se réservent le droit de les interpréter.

Pour défendre nos vues sur la Révélation, nous devons faire valoir nos motifs de crédibilité, c'est-à-dire montrer que nous avons des raisons suffisantes d'y croire. Ces motifs prouvent deux choses: d'abord que Dieu a parlé, ensuite qu'il est digne de créance. Ce dernier point est facilement admis de tous ceux qui croient à l'existence de Dieu; le premier se démontre par des preuves d'ordre historique et philosophique, dont l'enchaînement constitue l'apologétique chrétienne. En somme, il s'agit de prouver que le Christ était l'envoyé de Dieu, qu'il a prêché une religion obligatoire pour tous, qu'il a fondé une Église pour continuer son œuvre et faciliter le salut des fidèles. Son propre caractère, ses miracles, la sagesse de sa doctrine, le succès de son œuvre, l'héroïsme de ses martyrs et de ses apôtres, la sainteté de ses disciples dans tous les âges et tous les pays, tels sont les principaux arguments de l'apologétique.

Ces preuves suffisent pour rassurer un esprit loyal, même exigeant. Notons pourtant qu'elles ne forcent pas l'adhésion de l'esprit. La foi, en effet, reste toujours libre. L'homme peut toujours suspendre son jugement, refuser son assentiment à la vérité révélée. Pour croire, il faut le vouloir. L'acte de foi, c'est l'adhésion amoureuse et reconnaissante à la parole divine, qui nous apporte la lumière sur des choses qu'il nous est si utile de connaître. Cette acceptation d'une vérité qui nous dépasse, que nous ne pouvons pas contrôler, fait le mérite de notre foi. Mérite considérable, puisque c'est un sacrifice de notre intelligence, la plus noble de nos facultés, à qui nous commandons un assentiment ferme sans que sa curiosité soit pleinement satisfaite.

Si cet acte est méritoire chez le catholique de naissance, on conçoit combien il l'est chez celui qui doute ou qui doit corriger ses idées religieuses. Ne l'oublions pas dans nos discussions avec les protestants. La même bienveillance s'impose, d'ailleurs, dans nos relations avec les schismatiques que l'émigration amène parmi nous.

Le *Canadian Churchman* notait, au commencement de mars, le renouveau religieux produit par les discussions sur le *Prayer Book*. Faisons-nous un devoir de ne pas détourner des chemins de Rome, par le scandale de notre conduite, ceux qui cherchent à s'orienter dans les voies surnaturelles. Ayons l'ambition de montrer que dans notre Église se retrouvent les enseignements et les promesses du Sauveur; soyons fidèles au rôle magnifique que nous rappelle M. Groulx à la fin de sa conférence: « Par tout notre passé nous sommes des enfants de lumière, des porteurs de flambeau, restons-le. »

AdélarD DUGRÉ, S. J.